

## Tim Burton — L'exposition

Cinémathèque Française, du 7 mars au 5 août 2012

Clémence Simon

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5713>

ISSN : 1765-2766

### Éditeur

AFEA

### Référence électronique

Clémence Simon, « Tim Burton — L'exposition », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2012, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5713>

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Tim Burton — L'exposition

Cinémathèque Française, du 7 mars au 5 août 2012

Clémence Simon

---

- 1 Tim Burton aime les musées... autant que les cimetières. Pour le réalisateur américain, ces deux espaces, bien différents pour le commun des mortels, invitent à la réflexion. L'exposition qui lui est consacrée à la Cinémathèque Française permet de constater son intérêt pour l'histoire de l'art et pour les squelettes et cadavres en tout genre. Pour ce qui est de la réflexion, il faut passer son chemin : la Cinémathèque est assaillie par les fans de Burton et ne désemplit pas depuis son ouverture le 7 mars dernier. Une certaine dose de courage est nécessaire pour affronter les foules qui viennent admirer les centaines de documents exposés. Conçue par le MoMA en 2009, cette exposition a remporté un vif succès lors de ses passages à Melbourne, Toronto et Los Angeles. Paris est aujourd'hui la seule capitale européenne sur le parcours de l'exposition.
- 2 Pourquoi un tel engouement pour le petit monde de Tim aux mains d'argent ? D'une ambition exhaustive, l'exposition frappe par son envergure. Compositions sur polaroids, sculptures, figurines, peintures, dessins, cahiers d'étudiant, courts-métrages, croquis sur serviettes en papier de palace... De ce point de vue, cette rétrospective est un véritable tour de force. Elle permet ainsi de saisir l'univers burtonien dans son ensemble, sans se cantonner à son œuvre cinématographique.
- 3 L'exposition s'articule en plusieurs temps. D'abord deux salles, comme des sas de décompression par rapport au monde réel : le visiteur commence par une première, consacrée aux polaroids grand format réalisés par le réalisateur. Burton y a mis en scène les membres raccommodés de Sally, poupée de *L'Etrange Noël de Monsieur Jack*, d'une façon qui n'est pas sans évoquer Hans Bellmer : décapitée, démembrée, démultipliée. On retrouve un chihuahua, chien préféré de Burton, photographié à la William Wegman et affublé de bois de rôdeur. Le ton est donné.
- 4 Bienvenue dans le petit monde du *kid* de Burbank. Ici, le politiquement correct reste à la porte. Les conventions sociales n'ont plus cours. Ce qui est habituellement de bon ton devient glauque et suspect tandis qu'on apprend à rire avec les squelettes, à accueillir à bras ouverts une sorte d'inquiétante étrangeté.

- 5 Le deuxième espace plonge le visiteur dans l'ombre, littéralement. Cette salle est uniquement éclairée par de la lumière noire. Une nuée de monstres fluorescents a envahi l'un des murs tandis que le chapeau carrousel de Beetlejuice n'attend plus que l'apparition de son propriétaire. Peu à peu, le visiteur passe d'un monde à l'autre.
- 6 La troisième et dernière salle s'ouvre sur l'ensemble de l'univers de Burton. Au loin, la topiaire en forme de serf d'*Edward aux mains d'argent*. Plus près, d'étranges créatures cyclopes, colonie de personnages échappés de *The Melancholy Death of Oyster Boy & Other Stories*, ouvrage écrit par Burton (Itbooks, 1997). Sur les murs, pléthore de dessins, peintures, regroupés par thèmes : couples, pirates, clowns. Tous sont difformes, caricaturaux : des *freaks* comme les aime Burton mais mâtinés de culture pop et d'histoire de l'art. La *Picasso Woman* trouve son origine dans les femmes cubistes du maître espagnol. Petites dents carnivores et visage déformé, la filiation ne laisse aucun doute. Pendant ce temps, des maisons à la Hopper se tordent de toutes parts et les croquis s'imprègnent d'une complexité visuelle toute expressionniste. Les références sont flagrantes, certes mais elles ne sont pas omniprésentes. Il s'agit bien du travail de Tim Burton, extrêmement graphique, et pas d'un petit précis de l'Histoire de l'Art.
- 7 Bien souvent, l'idée sur papier est retranscrite sur vidéo. Par exemple, *Saucer and Aliens* n'est pas sans rappeler *Planet 9*<sup>1</sup> et surtout *Mars Attacks*. Ou *Trick or Treat* et ses citrouilles dignes de Jack Skellington<sup>2</sup> ou encore *Dark Shadows*. Que dire de ces personnages difformes, hydrocéphales, sinon qu'ils auraient leur place à la cour d'une hystérique Reine de cœur ?
- 8 L'exposition prend ensuite un tour plus concret : la naissance de Burton en tant que réalisateur et « serial-dessinateur ». Ecolier peu motivé, il remporte plusieurs prix de dessin à l'occasion de concours municipaux, et notamment pour la réalisation d'une publicité anti-ordures, ne manquant pas d'humour, pour la ville de Burbank. Ses études au California Institute of the Arts<sup>3</sup> sont également documentées par des notes de ses cours d'histoire de l'art, accompagnées de croquis. Assez naturellement, Tim Burton se retrouve ensuite chez Disney, où il développe une panoplie de monstres pour *Taram et le Chaudron magique*, mais ses propositions ne sont pas retenues. Peu à son aise chez Disney, il développe des projets plus personnels comme le psychédélique *Luau*, fantasmagorie délirante mêlant soirée d'adolescents, surf, extra-terrestres revanchards et têtes décapitées. Avec le soutien de deux alliés chez Disney, il donne vie à *Vincent et Frankenweenie*. Jugés trop morbides, les deux films ne seront pas distribués par le studio. Ironie du sort, une version longue et en stop-motion<sup>4</sup> de *Frankenweenie* fera son apparition sur les écrans en octobre 2012.
- 9 Le reste de l'exposition est certainement plus familier pour le visiteur lambda. Il y retrouve maquettes, dessins préparatoires, accessoires de films, qu'il est intéressant de voir confrontés en un même lieu. On saisit alors que les thématiques du masque (Batman, Joker, Edward, Jack, etc.) ou de l'armure (Martiens, Edward, Cavalier sans tête, Catwoman, Angélique Bouchard, etc.) sont omniprésents dans l'univers de Tim Burton. D'un bout à l'autre de l'exposition, il devient plus flagrant encore que les héros masculins, solitaires, excentriques, timides mais géniaux, fonctionnent comme des alter-egos de Burton, qui ont tous, ou presque, la voix ou les traits de Johnny Depp.
- 10 Ces centaines de dessins et peintures font donc sens plus que jamais. L'univers de Burton constitue un ensemble où les différents modes d'expressions se font écho, où la mort communique avec la vie, où les *freaks* et autres solitaires sont les seuls personnages

véritablement humains puisqu'ils sont capables d'une compassion qui fait défaut aux gens a priori normaux ou fréquentables, où les apparences sont toujours trompeuses. Bref, Burton nous propose des contes de fées modernes dans lesquels la poésie s'offre à qui veut bien la voir.

---

## BIBLIOGRAPHIE

FREY, Derek, Leah GALLO et Holly KEMPF, *L'art de Tim Burton*, Los Angeles, Steeles Publishnig Inc., 2009.

MAGLIOZZI Ron et Jenny HE, dirs., *Tim Burton, Catalogue de l'exposition*, The MoMA/La Cinémathèque française, 2012.

## NOTES

1. Film réalisé par un certain Ed Wood en 1959.
  2. Protagoniste de *L'étrange Noël de Monsieur Jack*.
  3. Prestigieuse école fondée par Walt Disney dans le but de former ses futurs artistes.
  4. Méthode d'animation image par image.
- 

## INDEX

**Thèmes :** Trans'Arts